

A3 : Pierre l'Ermitte et saint Bernard

Pierre d'Acheris, plus connu sous le nom de Pierre l'Ermitte, entreprit en 1093 le voyage de Jérusalem. L'esprit illuminé par la méditation et la pénitence, il eut un jour, alors qu'il pria devant le Saint Sépulcre une révélation. Une voix lui dit : "Pierre, lève-toi ! Cours annoncer à mon peuple la fin de l'oppression. Que mes serviteurs viennent, et que ma terre soit délivrée !".

Il quitta alors la Palestine, traversa la mer et alla se jeter aux pieds du pape Urbain II, qui après l'avoir écouté le chargea d'appeler les peuples à la guerre sainte.

Il parcourut la plus grande partie de l'Europe, voyageant sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'étoffe la plus grossière. Il communiqua à tous les cœurs, le zèle ardent qui le dévorait. Le peuple se pressait en foule sur les traces de ce prédicateur qui fut reçu comme un envoyé de Dieu.

Urbain II, encouragé par ces élans de foi et par les sollicitations pressantes de l'empereur Alexis de Commène, convoqua un concile le 14 novembre 1095 à Clermont. Le concile débuta le 18ème jour du même mois. L'appel d'Urbain II s'adressait surtout aux hommes de guerre. Par contre, une foule de non combattants et de pèlerins fut galvanisée par ce projet. Pierre l'Ermitte avec sa fougue d'illuminé, parla en premier, il exposa les misères de l'Eglise d'Orient. Après lui, le pape prit la parole et appuya son allocution enflammée des arguments politiques et de la religion. Le pontife s'écria alors " Dieu le veut ! Dieu le veut ! " (Diex le veult, en langue d'oïl ; Deus le volt en langue d'oïl). Ces paroles allaient devenir pendant près de deux siècles la devise des croisades.

Montrant également à la foule le signe de la Rédemption, il reprit : " Que la croix brille sur vos armes et vos étendards ! Portez-la sur vos épaules et sur votre poitrine ; elle deviendra pour vous l'emblème de la victoire ou la palme du martyr ; elle vous rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort pour vous et que vous devez mourir pour lui ! ".

Un des cardinaux, le futur pape Innocent III, récita les paroles du Confiteor , et tous, se frappant la poitrine, obtinrent l'absolution de leurs péchés. Chacun mit la croix rouge à son épaule ; les étoffes, les vêtements rouges furent mis en pièces et n'y suffirent pas. Il y en eut même qui s'imprimèrent la croix avec un fer rouge. Alors tous, barons, chevaliers, prélats, clercs, artisans et laboureurs attachèrent sur leurs habits une croix rouge. De là le nom de Croisade que porta la guerre sainte, et de Croisés, donné à ceux qui y prirent part.

Le premier des princes qui se croisa fut Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Il avait déjà conduit une expédition contre les musulmans d'Espagne. " On vit, dit Michelet, les hommes prendre subitement en dégoût tout ce qu'ils avaient aimé : leurs riches châteaux, leurs épouses, leurs enfants, ils avaient hâte de tout laisser là. Il n'était besoin de prédication, ils se prêchaient les uns les autres. La plupart des croisés étaient pénétrés d'une foi sincère, et obéissaient à un de ses élans irrésistibles. "

Le concile fixa le départ de la Croisade pour l'Ascension de l'année suivante. Mais le peuple n'attendit pas pour se mettre en route que les chefs de la Croisade eussent organisé leurs forces. Une première armée, composée de Franco-Lorrains, gens de tout âge et de tout sexe, de pauvres et de serfs, se mit en marche dès le 8 mars 1096, sous la conduite d'un pauvre chevalier bourguignon Gauthier Sans Avoir. Elle fut bientôt suivie par une seconde troupe tout aussi dépourvue de discipline. Elle avait à sa tête Pierre l'Ermitte.

Toutes deux s'avancèrent par le bassin du Danube. Cette foule, indisciplinée se livrait au pillage pour se nourrir. L'avant garde de Gauthier ne comptait que huit cavaliers : attaquée par les Bulgares, près de Belgrade, elle traversa l'Hémus, Philippopolis et Andrinople. Après deux mois de fatigues et de misères épouvantables, Gauthier, et ce qui restait de sa troupe arrivèrent sous les murs de Constantinople. Ils y attendirent Pierre l'Ermitte.

Cette seconde troupe fut plus éprouvée encore. L'attaque imprudente qu'elle dirigea contre Semlin, suivie du massacre de 4 000 de ses habitants pour venger quelques croisés tués, amena une attaque générale des Bulgares sous les murs de cette ville. Pierre perdit plus de 10 000 de ses compagnons. Il arriva malgré tout avec encore plus de 30 000 pèlerins devant Constantinople.

L'armée de Pierre et de Gauthier, à laquelle s'étaient ralliés les restes misérables de deux autres troupes venues, l'une du Palatinat sous la conduite du moine Gotschalk, et l'autre des bords de la Moselle et du Rhin, dirigées par le prêtre Volkmar et le comte Emicon, que les Hongrois, révoltés de leurs excès, avaient presque anéanties. C'est au total environ 100 000 hommes qui se trouvaient rassembler devant Constantinople. L'empereur Alexis de Commène, se hâta de se débarrasser de ces hôtes devenu indésirables par leurs indisciplines, en leur fournissant les vaisseaux nécessaires pour traverser le Bosphore.

Constantinople

Au moment même où ces pèlerins campaient devant Constantinople, les premières troupes de soldats croisés se lançaient sur les routes menant vers la capitale byzantine. Cette armée comptait l'élite des hommes d'armes. Elle se divisera en trois corps pour ne pas épuiser les pays qu'elle traversait. Le premier corps composé de Flamands et de Lorrains fut placé sous les ordres de Godefroy de Bouillon ; le second corps, composé de Normands et de Bourguignons eu pour chef le comte Hugues de Vermandois et le troisième d'Aquitains et de Provençaux, fut commandé par le comte Raymond IV de Toulouse.

Tous les chefs qui l'entreprirent étaient renommés par leurs hauts faits. Ils commandaient des hommes aguerris et habitués à la discipline, bien équipés, pourvus de guides et de vivres. Ils étaient environs 100 000 cavaliers et 300 000 gens de pied. En y ajoutant les femmes, les enfants, les vieillards, les moines et les valets de toute sorte, cela faisait plus de 600 000 personnes qui s'élançaient vers Jérusalem. Alexis de Commène qui les avait appelés, s'effraya à leur vue. Au bout de plusieurs mois d'attente, en mars 1097 cette armée passa le Bosphore de Thrace et se dirigea vers Nicée.

Bernard de Clairvaux (Saint Bernard)

Né en 1091, mort en 1153. Issu d'une famille noble, il entre en 1112 à l'abbaye de Cîteaux, avec une trentaine de ses amis qu'il avait convertis. Il donna à cette abbaye une impulsion plus conforme à l'idéal monastique tel qu'il le concevait. Il fonda le monastère de Clairvaux, dont il devint l'abbé et dont le rayonnement dépassa bientôt celui de Cîteaux. Il sut imposer aux monastères cisterciens une Règle très stricte, basée sur la prière, la méditation, l'austérité, et entra en lutte avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, auquel il reprochait son luxe et ses richesses. Il contribua à faire reconnaître l'Ordre des Templiers par le pape en 1128. Sa réputation insigne le fit choisir comme arbitre dans le conflit opposant Innocent II et l'antipape Anaclet. A vézelay, en 1146, il prêcha la seconde croisade. Il exerça une très grande influence dans les milieux intellectuels de son temps et prit part à tous les combats de l'Église. Il a laissé des Sermons, des Lettres et divers traités, où la force de la pensée égale la beauté du style.

Introduction.

Bernard de Clairvaux, saint (1090-1153), moine cistercien français, fondateur de l'abbaye de Clairvaux, docteur de l'Église mystique et théologien prédicateur de la deuxième croisade. Bernard de Clairvaux a joué un rôle politique éminent et a été l'une des plus grandes figures de la tradition spirituelle chrétienne occidentale.

Vie.

Né au château de Fontaine, près de Dijon, d'une famille de la noblesse, Bernard devient moine dans l'abbaye cistercienne de Cîteaux en 1113, petit village au sud de Dijon. Il fonde en 1115 l'abbaye de Clairvaux, au nord de Dijon, dans l'Aube, et en est le premier abbé. Sous sa

direction, l'abbaye de Clairvaux se développe considérablement et devient l'abbaye la plus éminente de l'ordre cistercien, essaimant elle-même rapidement en cent soixante monastères. La rumeur selon laquelle Bernard accomplirait de nombreux miracles et ses sermons éloquents attirent de nombreux pèlerins. Sa personnalité et sa spiritualité influencent considérablement l'Occident chrétien. Il intervient dans les affaires publiques et conseille les princes, les évêques et les papes. Il aurait rédigé la règle de l'ordre des Templiers et, en 1128, il obtient des responsables ecclésiastiques la reconnaissance officielle de l'ordre. Dans la lutte pour la papauté entre le pape Innocent II et l'antipape Anaclet II, Bernard tranche, au concile d'Étampes en 1131, en faveur d'Innocent II. En 1146, à la demande du pape Eugène III, son disciple, Bernard commence à prêcher pour la deuxième croisade. Son sermon, prononcé à Vézelay, déchaîne l'enthousiasme en France. Il parcourt la Lorraine, les Flandres, la Rhénanie et participe activement à la formation des armées dans le nord de la France, dans les Flandres et en Allemagne. Louis VII, roi de France, est convaincu et se joint à la croisade. L'échec de la croisade est une grande déception pour Bernard. Il meurt à l'abbaye de Clairvaux le 20 août 1153. Il a été canonisé en 1174 et nommé docteur de l'Église en 1830. Sa fête est le 20 août dans l'Église catholique.

Oeuvre spirituelle.

Bernard a été un opposant résolu des hérésies et de la théologie rationaliste, et notamment de celle du philosophe et théologien français Pierre Abélard, dont il a obtenu la condamnation au concile de Sens en 1140. Il a soutenu des polémiques contre l'ordre de Cluny.

Il a écrit un grand nombre de sermons, de lettres et d'hymnes dont certains sont encore chantés dans les églises catholiques et protestantes. Bernard a écrit sur la vérité, la liberté, la volonté et la grâce. Il a combattu les théologies qui, selon lui, abusaient de la méthode spéculative.

Les degrés de la vérité sont, pour lui, l'humilité, la charité et la contemplation qu'il faut considérer respectivement comme vérité sévère, vérité miséricordieuse et vérité pure. Le premier degré est l'œuvre du Fils, le deuxième celle de l'Esprit et le troisième est l'œuvre du Père. Bernard distinguait trois libertés: le libre arbitre (liberté à l'égard de la nécessité) qui est l'image de Dieu en l'homme; la liberté de conseil (liberté à l'égard du péché) et la liberté de bon plaisir (liberté à l'égard de la misère) qui sont en l'homme la ressemblance à Dieu. Il considérait le monde comme énigme et manifestation visible du Dieu invisible. Il voulait que l'homme tende vers la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Parmi ses œuvres importantes, on trouve *De Diligendo Deo* (De l'amour de Dieu, en 1126), un appel à aimer Dieu parce qu'il est Dieu, et *De Consideratione* (Considérations à Eugène III, en 1149).

Clairvaux

Clairvaux, monastère cistercien situé près de Bar-sur-Aube (Aube). En 1112, Saint Bernard, avec une vingtaine de compagnons, entra à Cîteaux, monastère créé en 1098 par Robert de Molesme. En 1115, il fonda Clairvaux. À l'image des premières abbayes cisterciennes, et selon les prescriptions de l'ordre, l'église abbatiale de Clairvaux n'était qu'un modeste édifice dépourvu de tout décor. Mais, devant le succès rapide et l'accroissement des premières communautés cisterciennes, il fallut réédifier les bâtiments, devenus trop petits, dans des matériaux plus durables.

À Clairvaux, après une période d'hésitation, Saint Bernard autorisa l'ouverture d'un vaste chantier. Les bâtiments monastiques et plus particulièrement l'église furent reconstruits en pierre. La nouvelle abbatiale romane, entièrement voûtée, mesurait plus de 100 m de long. Son édification débuta à partir de 1135. Le chœur et le chevet étaient achevés en 1145, lors de la première dédicace. Mais la nef était encore en chantier en 1158, alors qu'on s'occupait déjà d'agrandir le chevet en style gothique. L'ensemble des travaux était terminé lors de la seconde dédicace en 1174.

La destruction de l'abbatiale de Clairvaux à la suite de la Révolution et la transformation du site en prison à partir de 1808 interdisent une restitution précise de l'abbaye, connue cependant par les ruines qui en subsistent et par des documents anciens. Le chevet primitif de l'église comprenait un chœur quadrangulaire avec, de part et d'autre, six chapelles alignées à fond plat. La longue nef comportait trois vaisseaux de onze travées. La reconstruction du chœur de Clairvaux entre 1154 et 1174 marqua une véritable rupture avec la rigoureuse ordonnance géométrique des premiers sanctuaires cisterciens. On construisit un vaste chevet à déambulatoire ouvrant sur une série de neuf chapelles rayonnantes contiguës. Seule concession à l'esprit cistercien, extérieurement les chapelles furent circonscrites dans un mur polygonal. Pour le voûtement, on eut recours à l'ogive, engageant ainsi l'architecture cistercienne dans le monde gothique.

A4 : Bailly

Assemblée nationale, séance du 5 juin 1790.

M. Bailly, maire de Paris, prononce le discours suivant :

Messieurs, un nouvel ordre de choses s'élève et va régénérer toutes les parties du royaume, comme toutes les branches de l'administration. Déjà la division des provinces ne subsiste plus, cette division qui faisait en France comme autant d'Etats séparés et de peuples divers. Un grand peuple ne connaît plus que le nom de Français ; c'est le nom d'un peuple libre ; il n'y a plus qu'un devoir, celui de la soumission à la loi et au roi ; il n'y a plus qu'un sentiment, celui de l'amour et de la fraternité. C'est sur ces bases que vont reposer et la paix et la prospérité de cet Empire. Notre union fait notre force ; il est donc important pour la chose publique que cette union soit de plus en plus étendue.

Déjà des assurances de fraternité circulent dans toutes les villes du royaume ; déjà des fédérations particulières se sont établies entre les gardes nationales ; la capitale a reçu de toutes parts et des gages d'amitié et des promesses de secours. La commune de Paris est empressée de rendre et ces promesses et ces témoignages d'amitié ; elle a adhéré à plusieurs de ces fédérations ; elle est jalouse d'en proposer une à son tour. Toutes nos sections se sont réunies pour un même sentiment et pour un seul vœu : c'est celui d'une fédération générale de tous les départements, celui de ne plus former qu'une garde nationale animée d'un même esprit pour défendre la liberté publique, pour faire respecter les lois de l'Empire et l'autorité légitime du monarque. On admire partout le zèle, le courage et le patriotisme de la garde nationale ; nous en pouvons juger ici par l'armée parisienne ; on voit que c'est la vertu civique qui lui a fait prendre les armes, et en observant la composition et la tenue de ce corps qui a cru tout à coup au milieu de nous, on reconnaît un général citoyen qui commande une armée de citoyens.

La fédération de tous les corps civils et de toutes les gardes nationales du royaume doit être faite et jurée par des députés réunis dans une seule ville ; et si nous osons proposer l'enceinte de nos murs pour cette auguste réunion, c'est qu'elle doit être établie sous la protection de la loi, en présence des législateurs qui en sont la source et du meilleur des rois qui est dépositaire de la force publique. C'est devant vous et sous ses yeux que doit s'opérer tout ce qui peut contribuer au salut de la France et au bonheur du peuple.

Nous proposons à nos frères de venir, par députés des districts et des départements, se réunir à nous, dans nos murs, en notre présence et d'ajouter au serment civique déjà prêté par tous les Français, celui d'être tous inséparablement unis, de nous aimer toujours et de nous secourir, en cas de nécessité d'un bout du royaume à l'autre ; et nous proposons que cette réunion, que cette fédération générale soit jurée le 14 juillet prochain, que nous regardons tous comme l'époque de la liberté : ce jour sera destiné à jurer de la défendre et de la conserver.

Cette liberté vous est due, Messieurs, c'est sur vos décrets qu'elle est établie, c'est sur la loi qu'elle repose ; nous désirons que cette fédération générale obtienne votre suffrage ; nous demandons que vous l'honoriez de votre présence ; alors vous entendrez autour de vous répéter le cri de : Vive la loi ! et cette loi est votre ouvrage ; le roi verra un grand nombre de ses enfants se presser autour de lui, élever un cri de : Vive le roi ! prononcé par la liberté et ce cri sera celui de la France entière.

23 janvier 1791 : Bailly, maire de Paris, interdit les déguisements et les mascarades, et ordonne que tout bal public fasse l'objet d'une déclaration au commissaire de police.

La fusillade de 1791

Le 17 juillet 1791, le peuple se réunit au Champ de Mars, suite aux idées des démocrates républicains. Ils déposent une pétition réclamant la déchéance du Roi.

La Fayette, commandant de la Garde nationale menace les manifestants puis, Bailly, maire de Paris ordonne la fusillade. C'est la première fois que les pouvoirs publics, issus de la Révolution, se retournent contre le peuple. Cette action ne fait qu'élargir la fracture entre le peuple de Paris et la bourgeoisie modérée.

#### Exécution de Bailly

Jean Bailly est un astronome élu député de Paris pour le Tiers Etat aux Etats Généraux en 1789. Il devient président de l'Assemblée Nationale puis maire de Paris. Mais ayant fait disperser, par une fusillade, la manifestation républicaine du Champ de Mars le 17 juillet 1791, il sera guillotiné ici même en 1793 sous la Terreur.

A5 : Pierre Kropotkine

Le Principe Anarchiste

Publications des «TEMPS NOUVEAUX» — N° 67 — 1913

A ses débuts, l'Anarchie se présenta comme une simple négation. Négation de l'Etat et de l'accumulation personnelle du Capital. Négation de toute espèce d'autorité. Négation encore des formes établies de la Société, basées sur l'injustice, l'égoïsme absurde et l'oppression, ainsi que de la morale courante, dérivée du Code romain, adopté et sanctifié par l'Eglise chrétienne. C'est sur cette lutte, engagée contre l'autorité, née au sein même de l'Internationale, que le parti anarchiste se constitua comme parti révolutionnaire distinct.

Il est évident que des esprits aussi profonds que Godwin, Proudhon et Bakounine, ne pouvaient se borner à une simple négation. L'affirmation — la conception d'une société libre, sans autorité, marchant à la conquête du bien-être matériel, intellectuel et moral — suivait de près la négation ; elle en faisait la contrepartie. Dans les écrits de Bakounine, aussi bien que dans ceux de Proudhon, et aussi de Stirner, on trouve des aperçus profonds sur les fondements historiques de l'idée anti-autoritaire, la part qu'elle a jouée dans l'histoire, et celle qu'elle est appelée à jouer dans le développement futur de l'humanité.

«Point d'Etat», ou «point d'autorité», malgré sa forme négative, avait un sens profond affirmatif dans leurs bouches. C'était un principe philosophique et pratique en même temps, qui signifiait que tout l'ensemble de la vie des sociétés, tout, — depuis les rapports quotidiens entre individus jusqu'aux grands rapports des races par-dessus les Océans, — pouvait et devait être réformé, et serait nécessairement réformé, tôt ou tard, selon les principes de l'anarchie — la liberté pleine et entière de l'individu, les groupements naturels et temporaires, la solidarité, passée à l'état d'habitude sociale.

Voilà pourquoi l'idée anarchiste apparut du coup grande, rayonnante, capable d'entraîner et d'enflammer les meilleurs esprits de l'époque.

Disons le mot, elle était philosophique.

Aujourd'hui on rit de la philosophie. On n'en riait cependant pas du temps du Dictionnaire philosophique de Voltaire, qui, en mettant la philosophie à la portée de tout le monde et en invitant tout le monde à acquérir des notions générales de toutes choses, faisait une oeuvre révolutionnaire, dont on retrouve les traces, et dans le soulèvement des campagnes, et dans les grandes villes de 1793, et dans l'entrain passionné des volontaires de la Révolution. A cette époque là, les affameurs redoutaient la philosophie.

Mais les curés et les gens d'affaires, aidés des philosophes universitaires allemands, au jargon incompréhensible, ont parfaitement réussi à rendre la philosophie inutile, sinon ridicule. Les curés et leurs adeptes ont tant dit que la philosophie c'est de la bêtise, que les athées ont fini par y croire. Et les affairistes bourgeois, — les opportunards blancs, bleus et rouges — ont tant ri du philosophe que les hommes sincères s'y sont laissé prendre. Quel tripoteur de la Bourse, quel Thiers, quel Napoléon, quel Gambetta ne l'ont-ils pas répété, pour mieux faire leurs affaires ! Aussi, la philosophie est passablement en mépris aujourd'hui.

Eh bien, quoi qu'en disent les curés, les gens d'affaires et ceux qui répètent ce qu'ils ont appris, l'Anarchie fut comprise par ses fondateurs comme une grande idée philosophique. Elle est, en effet, plus qu'un simple mobile de telle ou telle autre action. Elle est un grand principe philosophique. Elle est une vue d'ensemble qui résulte de la compréhension vraie des faits sociaux, du passé historique de l'humanité, des vraies causes du progrès ancien et moderne. Une conception que l'on ne peut accepter sans sentir se modifier toutes nos appréciations, grandes ou petites, des grands phénomènes sociaux, comme des petits rapports entre nous tous dans notre vie quotidienne.

Elle est un principe de lutte de tous les jours. Et si elle est un principe puissant dans cette lutte, c'est qu'elle résume les aspirations profondes des masses, un principe, faussé par la

science étatiste et foulé aux pieds par les oppresseurs, mais toujours vivant et actif, toujours créant le progrès, malgré et contre tous les oppresseurs.

Elle exprime une idée qui, de tout temps, depuis qu'il y a des sociétés, a cherché à modifier les rapports mutuels, et un jour les transformera, depuis ceux qui s'établissent entre hommes renfermés dans la même habitation, jusqu'à ceux qui pensent s'établir en groupements internationaux.

Un principe, enfin, qui demande la reconstruction entière de toute la science, physique, naturelle et sociale.

Ce côté positif, reconstructeur de l'Anarchie n'a cessé de se développer. Et aujourd'hui, l'Anarchie a à porter sur ses épaules un fardeau autrement grand que celui qui se présentait à ses débuts.

Ce n'est plus une simple lutte contre des camarades d'atelier qui se sont arrogé une autorité quelconque dans un groupement ouvrier. Ce n'est plus une simple lutte contre des chefs que l'on s'était donné autrefois, ni même une simple lutte contre un patron, un juge ou un gendarme.

C'est tout cela, sans doute, car sans la lutte de tous les jours — à quoi bon s'appeler révolutionnaire ? L'idée et l'action sont inséparables, si l'idée a en prise sur l'individu ; et sans action, l'idée même s'étiolé.

Mais c'est encore bien plus que cela. C'est la lutte entre deux grands principes qui, de tout temps, se sont trouvés aux prises dans la Société, le principe de liberté et celui de coercition : deux principes, qui en ce moment-même, vont de nouveau engager une lutte suprême, pour arriver nécessairement à un nouveau triomphe du principe libertaire.

Regardez autour de vous. Qu'en est-il resté de tous les partis qui se sont annoncés autrefois comme partis éminemment révolutionnaires ? — deux partis seulement sont seuls en présence : le parti de la coercition et le parti de la liberté ; Les Anarchistes, et, contre eux, — tous les autres partis, quelle qu'en soit l'étiquette.

C'est que contre tous ces partis, les anarchistes sont seuls à défendre en son entier le principe de la liberté. Tous les autres se targuent de rendre l'humanité heureuse en changeant, ou en adoucissant la forme du fouet. S'ils crient «à bas la corde de chanvre du gibet», c'est pour la remplacer par le cordon de soie, appliqué sur le dos. Sans fouet, sans coercition, d'une sorte ou d'une autre, — sans le fouet du salaire ou de la faim, sans celui du juge ou du gendarme, sans celui de la punition sous une forme ou sur une autre, — ils ne peuvent concevoir la société. Seuls, nous osons affirmer que punition, gendarme, juge, faim et salaire n'ont jamais été, et ne seront jamais un élément de progrès ; et que sous un régime qui reconnaît ces instruments de coercition, si progrès il y a, le progrès est acquis contre ces instruments, et non pas par eux.

Voilà la lutte que nous engageons. Et quel jeune cœur honnête ne battra-t-il pas à l'idée que lui aussi peut venir prendre part à cette lutte, et revendiquer contre toutes les minorités d'oppressés la plus belle part de l'homme, celle qui a fait tous les progrès qui nous entourent et qui, malgré cela, pour cela même fut toujours foulée aux pieds !

— Mais ce n'est pas tout.

Depuis que la division entre le parti de la liberté et le parti de la coercition devient de plus en plus prononcée, celui-ci se cramponne de plus en plus aux formes mourantes du passé.

Il sait qu'il a devant lui un principe puissant, capable de donner une force irrésistible à la révolution, si un jour il est bien compris par les masses. Et il travaille à s'emparer de chacun des courants qui forment ensemble le grand courant révolutionnaire. Il met la main sur la pensée communaliste qui s'annonce en France et en Angleterre. Il cherche à s'emparer de la révolte ouvrière contre le patronat qui se produit dans le monde entier.

Et, au lieu de trouver dans les socialistes moins avancés que nous des auxiliaires, nous trouvons en eux, dans ces deux directions, un adversaire adroit, s'appuyant sur toute la force



des préjugés acquis, qui fait dévier le socialisme dans des voies de traverse et finira par effacer jusqu'au sens socialiste du mouvement ouvrier, si les travailleurs ne s'en aperçoivent à temps et n'abandonnent pas leurs chefs d'opinion actuels.

L'anarchiste se voit ainsi forcé de travailler sans relâche et sans perte de temps dans toutes ces directions.

Il doit faire ressortir la partie grande, philosophique du principe de l'Anarchie. Il doit l'appliquer à la science, car par cela, il aidera à remodeler les idées : il entamera les mensonges de l'histoire, de l'économie sociale, de la philosophie, et il aidera à ceux qui le font déjà, souvent inconsciemment, par amour de la vérité scientifique, à imposer le cachet anarchiste à la pensée du siècle.

Il a à soutenir la lutte et l'agitation de tous les jours contre oppresseurs et préjugés, à maintenir l'esprit de révolte partout où l'homme se sent opprimé et possède le courage de se révolter.

Il a à déjouer les savantes machinations de tous les partis, jadis alliés, mais aujourd'hui hostiles, qui travaillent à faire dévier dans des voies autoritaires, les mouvements nés comme révolte contre l'oppression du Capital et de l'Etat.

Et enfin, dans toutes ces directions il a à trouver, à deviner par la pratique même de la vie, les formes nouvelles que les groupements, soit de métier, soit territoriaux et locaux, pourront prendre dans une société libre, affranchie de l'autorité des gouvernements et des affameurs. La grandeur de la tâche à accomplir n'est-elle pas la meilleure inspiration pour l'homme qui se sent la force de lutter ? N'est-elle pas aussi le meilleur moyen pour apprécier chaque fait séparé qui se produit dans le courant de la grande lutte que nous avons à soutenir ?

Pierre Kropotkine

A6 : Abélard, Paraclet  
Abélard

Héloïse, Abélard et Ockham

Modélisateurs qui vous demandez ce qu'est une entité, ce qu'est un nom, peut-être savez-vous que Le Pallet est connu pour son Muscadet. Mais Le Pallet, à côté de Nantes, est aussi la patrie de Pierre Abélard (1079-1142), l'époux d'Héloïse dont l'oncle a fait émasculer Abélard. La Balade des dames du temps jadis, chantée par Georges Brassens nous parle d'eux.

" Où est la très sage Heloïs,  
Pour qui fut chastré et puis moyne  
Pierre Esbaillart à Saint-Denys ?  
Pour son amour eut cest essoïne."

(...)

François Villon

Abélard est présenté, dans la querelle des universaux qui a eu lieu au Moyen-Age, comme l'inventeur du nominalisme ou plus précisément du non-réalisme.

Abélard fut le premier professeur d'université français et les Bretons, les premiers étudiants parisiens. "Étant donné des hommes singuliers, séparés les uns des autres : du point de vue physique ils diffèrent aussi bien par leur essence que par leur forme ; ils ne s'en rencontrent pas moins en ce qu'ils sont des hommes. Je ne dis pas : ils se rencontrent en l'homme, car aucune chose n'est homme si ce n'est séparée, mais ils se rencontrent dans le fait d'être hommes. Or le fait d'être homme n'est ni homme ni une chose, pas plus que le fait de ne pas être dans un sujet ou de ne pas être susceptible de contraintes ou de ne comporter ni plus ni moins ne constitue en soi une chose, même si ce sont là, d'après Aristote, les caractéristiques communes de toutes les substances. Or, (...) la rencontre entre êtres séparés ne peut se produire dans une chose. Si donc une telle rencontre se produit, il ne faut pas en conclure que nous ayons affaire à une chose proprement dite. (...) Quand nous disons que cet homme singulier-ci et cet homme singulier-là se rencontrent dans l'état d'homme (in statu homini), c'est-à-dire en ce qu'ils sont des hommes, ce que nous voulons dire c'est seulement qu'ils sont des hommes et que, sous ce rapport, il n'y a aucune différence - j'entends précisément, en tant qu'ils sont hommes. En parlant de ce statut nous ne désignons donc aucune existence, par "état d'homme" nous entendons seulement le fait d'être homme (esse hominem) qui n'est pas une chose, mais bien la cause commune de l'imposition du même nom (d'"homme") à tous ces différents hommes singuliers, puisque c'est par là qu'ils se rencontrent les uns avec les autres. " (P. Abélard, Logica Ingredientibus)

"L'universel est ce qui, par nature, se dit de plusieurs choses, ainsi homme ; l'individuel, ce qui ne se dit pas de plus d'une chose, comme Callias" ; l'universalité n'est donc pas dans le mot comme tel (vox), mais dans le mot en tant qu'il est capable d'être prédicat (sermo praedicabilis) ; on pourrait presque dire : l'universalité est une certaine fonction logique d'un mot. Par là même et en vertu d'un vieil adage : res de re non praedicatur, il ne peut être une réalité " (Emile Bréhier)

Abélard peut être rapproché d'un logiciel anglais qui a donné son nom à un langage de programmation, OCCAM.

Guillaume d'Ockham (vers 1285-1349) est né dans le comté de Surrey, en Angleterre. C'est le Guillaume de Baskerville du livre "Le nom de la rose" d'U. Eco (Grasset), qui, au cinéma, a été joué par S. Connery.

" On peut prouver qu'aucun universel n'est une substance existant hors de l'âme. (...)

De plus, si un universel était une substance unique existant dans des substances singulières mais distinctes d'elles, il s'ensuivrait qu'il pourrait exister sans elles, puisque la puissance divine [absolue] peut faire qu'une chose naturellement antérieure à une autre existe sans elle.

Or la conclusion de cette inférence est absurde. De plus, si cette opinion était vraie, aucun individu ne pourrait être créé si un autre individu lui préexistait : en effet, il ne recevrait pas tout son être à partir de rien, puisque l'universel qui serait en lui se serait trouvé auparavant dans un autre. Par le même raisonnement, il s'ensuivrait que Dieu ne pourrait réduire à néant aucun individu [porteur] de cette substance sans détruire en même temps les autres : en effet, s'il réduisait à néant tel individu, il détruirait tout ce qui fait partie de l'essence de cet individu ; dont il détruirait l'universel qui est en lui mais aussi dans les autres. Donc les autres ne pourraient subsister, puisqu'ils ne pourraient subsister sans cette partie d'eux-mêmes que l'on a supposée être universelle. " (G. d'Ockham, Summa totius logicae I)

Ockham est connu par ce qu'on appelle le rasoir d'Ockham :

" ENTIA, NON MULTIPLICANDA SUNT PRAETER NECESSITATEM "

" IL NE FAUT PAS MULTIPLIER LES ENTITES SAUF NECESSITE "

L'abbaye du Paraclet

De l'oratoire au couvent

L'abbé de Saint-Denis, Suger, obtient du pape que le monastère d'Argenteuil lui soit rétrocédé en 1129. Héloïse et les autres moniales se trouvent alors sans refuge.

[Le Paraclet] L'abbaye du Paraclet près de Nogent-sur-Seine, à la fin du XVIIIe (gravure mise en couleur) Sept ans auparavant, Abélard s'était retiré en ermite dans la campagne champenoise, où il comptait quelques amis. Il y avait installé un oratoire dédié au Saint-Esprit consolateur, le Paraclet, où l'avaient rejoint quelques-uns de ses élèves. Mais, appelé à la tête de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys en Bretagne vers 1126, Abélard avait dû laisser l'oratoire à un clerc quand Héloïse se trouva chassée d'Argenteuil.

Il offre alors à son ancienne amante de s'installer au Paraclet. Après des débuts difficiles, la communauté s'organise. Le pape Innocent II reconnaît l'établissement monastique en 1131 et les bienfaiteurs permettent au domaine de l'abbaye de s'accroître rapidement. [Héloïse et saint Bernard]

Héloïse recherche une règle de vie pour son monastère où vivent, comme à Fontevrault, des religieux des deux sexes sous la direction d'une abbesse. Elle lui sera fournie par Abélard, qui compose également des œuvres liturgiques pour le monastère.

Au-delà de l'amour qui les unissait autrefois dans le siècle, le Paraclet devient alors leur œuvre commune.

Ossements, ou reliques ? Dès la mort d'Abélard, les dépouilles des deux amants furent l'objet de pieuses convoitises et, parfois, d'un véritable culte. En sept siècles, neuf sépultures se sont succédé.

[Tombeau avec sculpture de la Trinité] Tombeau d'Héloïse et Abélard avec sculpture de la Trinité (dessin) Abélard meurt en 1142 au monastère de Saint-Marcel, près de Chalon-sur-Saône. Deux ans plus tard, son corps est transféré au Paraclet, dans l'ancien oratoire. A la mort d'Héloïse, en 1164, les corps des deux anciens amants sont réunis.

Entre la fin du XVe siècle et la Révolution, les cendres sont placées successivement en trois endroits différents à l'intérieur de l'abbatiale. En 1621, le tombeau reçoit une sculpture représentant les trois figures de la Trinité qui avait été exécutée à l'époque d'Abélard. Puis, en 1780, une dalle de marbre comportant une épitaphe attribuée à Marmontel est ajoutée. A la vente de l'abbaye en 1792, le tombeau est déplacé dans l'église paroissiale de Nogent-sur-Seine, où il est détruit en 1794.

Au début de l'Empire, Alexandre Lenoir constitue un "musée des Monuments français", à Paris. Peu soucieux d'exactitude historique et stylistique, il compose un tombeau monumental à partir de pierres disparates provenant des abbayes de Saint-Marcel, Saint-Denis et du Paraclet.

Témoin d'un engouement romantique pour la légende d'Héloïse, ce tombeau fut transféré au cimetière du Père-Lachaise en 1817.

#### A7 : CORRUPTIO OPTIMI PESSIMA

La corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire.

Cet axiome de l'Antiquité peut s'appliquer à la religion, quand elle s'appelle intolérance et fanatisme ; à l'autorité légitime, quand elle s'appelle terreur blanche ; à la femme, quand elle s'appelle Phryné et Messaline. Cela est également vrai en physique : les substances, les aliments les plus fins et les plus recherchés sont ceux dont la décomposition est la plus insupportable.

Citations

Ce qu'il y a de pire en tout et partout, c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur : *Corruptio optimi pessima*. Le Père FÉLIX Conférences de 1856

Ce n'est pas que les femmes soient plus susceptibles des passions cruelles que les hommes ; elles y sont moins sujettes par leur nature douce et compatissante ; mais lorsqu'elles se rencontrent en elles, elles y acquièrent quelque chose de plus dangereux : *Corruptio optimi pessima*. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Il y a longtemps, par ce principe bien connu de tous les hommes qui ont réfléchi, que l'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature humaine, et même que l'abus en est d'autant plus dangereux, que la chose en elle-même est meilleure, suivant cet axiome des anciens : *Corruptio optimi pessima*. LA HARPE

Que dire de ces hommes qui détournent la poésie au service des mauvaises passions, qui en font un instrument de blasphème et de corruption, et qui l'emploient à énerver et à dépraver les âmes ? *Corruptio optimi pessima*. GERUZEZ

## A8 : FURIA FRANCESE

La furie française.

Gilbert Cousin a donné pour origine à cette expression italienne la remarque faite par César et par quelques autres historiens, que « les habitants des Gaules ont toujours été à la guerre plus que des hommes, surtout dans le premier choc. »

Aristote donne la nom d'audace celtique à cette intrépidité qui fait qu'on se précipite dans le danger en se jouant de la vie.

Citations

Julien s'impatientait de la lenteur et du flegme inébranlable de l'Espagnol : de temps en temps, malgré lui, quelques monosyllabes lui échappaient.

- Voulez-vous m'écouter ? lui dit gravement don Diégo Bustos.

- Pardonnez à la furia francese ; je suis tout oreilles, répondit Julien. H. BEYLE

Nous avons eu le malheur de rappeler à certains journaux les déplaisirs auxquels les a exposés autrefois l'espèce de furia peu francese qui les porte à représenter sans cesse la France comme affamée de paix. Nos observations, aussi sages que modérées, ont eu le privilège de faire entrer le journal le Pays dans une colère plus que violente. Léon PLÉE

De leur côté, les Pères, qui sont tous Espagnols, s'empressent à nous faire un accueil aimable.

Nous remplissons de bruit cette demeure du calme et du silence. Les bons Pères sont un peu étonnés... Des Français ! disent-ils à voix basse ; la furia francese, Nous, cependant, nous nous répandons à travers le couvent. L. ÉNAULT

Forcé de soutenir contre le temps une lutte surhumaine, l'auteur des Scènes de la vie privée (Balzac) appela à son aide toute la furia francese si incompatible avec sa nature paisible et matoise de Tourangeau, et fabriqua une foule de livres dont beaucoup ne sont pas des chefs-d'oeuvre. Revue de Paris

A9 : Giddings, Garrison, Greeley

GIDDINGS Franklin Henry, sociologue  
(Sherman, Connecticut, 1855 - Searsdale, Etat de New York, 1931)

Influencé par le positivisme de Comte et l'évolutionnisme de Spencer, il a cherché à traiter la sociologie comme une science exacte. La clé de son système est « la conscience de l'espèce », c'est-à-dire « la sympathie » dans le vocabulaire d'Adam Smith, jointe à la reconnaissance de l'identité (Théorie de la sociologie, 1894 ; Principes de sociologie, 1896).

Adolphus Greely

Juin 1881 : dans le cadre de l'année internationale polaire, les états unis établissent une station scientifique à « Lady Franklin Bay » sur « Ellesmere Island ». Greely et son équipe (en tout 25 hommes) voyage à bord du « Protheus » que commande le capitaine Richard Pike. Ils longent pour cela la côte ouest du Groenland jusqu'au « Smith Sound », puis suivent le « Kane Basin » pour atteindre « Lady Franklin Bay » le 4 août 1881. Le Protheus s'en retourne alors. A « Discovery Harbour », l'équipe construit « Fort Conger » qui leur sert de base. Ils peuvent aussi commencer leurs travaux d'observations scientifiques et passent à cet endroit leur premier hivernage. 1882 : des expéditions en traîneau sont organisées afin d'explorer la côte nord de « Ellesmere Island » et du Groenland. En mars, Octave Pavy, médecin français de l'expédition, part avec un attelage de chiens le long de la côte est jusqu'à « Cape Joseph Henry ». Là, il décide de tenter sa chance afin d'établir un record de latitude vers le pôle mais doit très vite faire demi-tour devant de l'eau libre. Il regagne « Fort Conger » le 2 mai. En Avril, J. Lockwood part lui aussi avec un attelage de chiens afin d'explorer la côte nord du Groenland. Il réussit à battre un record de longitude vers l'est que détenait Marckam en atteignant le 83°24'N et 40° E. Du même coup, en arrivant à « Lockwood O » il bat le précédent record de latitude nord (de 4') que détenait l'expédition britannique de Markham. Il revient à « Fort Conger » le 1er juin. Pendant ce temps là, Greely part explorer le sud-ouest de « Fort Conger » en s'enfonçant dans le « Chandler fjord », puis en découvrant à l'intérieur des terres le « Lake Hazen ». Été 1882 : le navire de ravitaillement « Neptune », envoyé pour supporter l'expédition de Greely ne parvient pas à atteindre son but. Plusieurs hommes qui devaient rentrer à bord de ce navire une fois leur contrat fini sont contraint de rester. Printemps 1883 : Lockwood explore l'intérieur des terres de « Ellesmere Island » et découvre le « Greely fjord ». Été 1883 : le navire de ravitaillement le « Protheus » ne vient pas les chercher (en fait, il a coulé !). Greely suit à la lettre ses ordres et quitte « Fort Conger » pour descendre avec ses hommes jusqu'à « Cape Sabine » en chaloupe et en traîneau. Un voyage difficile de près de 800 kms. Ils atteignent « Cape Sabine » le 29 septembre s'attendant à trouver des réserves de nourriture déposées à son attention. Il n'en est rien, ils ne découvrent qu'une seule cache avec très peu de nourriture, tout à fait insuffisant pour passer l'hiver. De plus, la chasse se révèle désastreuse. Au cours de l'hiver qui s'en suit, 18 hommes sur les 25 que compte l'expédition meurent de faim et du scorbut. 22 juin 1884 : les 7 hommes (dont Greely) sont finalement sauvés par l'expédition de secours de Schley. Un des hommes meurt sur le trajet du retour.

William Lloyd Garrison

Born in 1805, in Newburyport, Massachusetts, Garrison, from a white family of moderate means, became an apprentice to the editor of a newspaper when he was only thirteen. Soon after his apprenticeship ended, he and a young printer named Isaac Knapp bought their own newspaper, the Free Press . One of their regular contributors was John Greenleaf Whittier, later to become known as the poet laureate of abolition. Garrison's dedication to the abolition of slavery was already apparent; on the fiftieth anniversary of the country, Garrison said,

"There is one theme which should be dwelt upon, till our whole country is free from the curse--SLAVERY." The paper lasted only six months; when it folded, Garrison went to Boston, where he worked as a printer and editor until he was offered a position in Baltimore, as co-editor with Benjamin Lundy of the *Genius of Universal Emancipation*.

While in Baltimore, he was sued for libel by the owner of a ship that transported slaves. Garrison had called him a highway robber and a murderer. He was convicted and sentenced to six months in jail; he served only seven weeks, when money was donated to pay his fine. On January 1, 1831, Garrison, back in Boston, published the first issue of *The Liberator*, the conclusion of his editorial left no doubt as to his intentions:

I am aware that many object to the severity of my language, but is there not cause for severity? I will be harsh as truth, and as uncompromising as justice. On this subject, I do not wish to think, or speak, or write, with moderation. No! No! Tell a man whose house is on fire to sound a moderate alarm...but urge me not to use moderation in a cause like the present... I am in earnest--I will not equivocate--I will not excuse--I will not retreat a single inch--AND I WILL BE HEARD.

Garrison's outspoken stand in favor of immediate freedom for slaves made him and his newspaper unpopular with pro-slavery forces both North and South. In Columbia, South Carolina, the Vigilance Committee offered a \$1500 reward for the arrest of anyone distributing *The Liberator*, and the Georgia House of Representatives offered \$5000 for Garrison's capture and trial. In Boston, however, in July of 1831, Boston black leaders honored Garrison at the The African Meeting House.

Garrison's activities did not end with the newspaper; late in 1831, he became the central figure in the organization of an anti-slavery association. In December, a committee of five men was appointed to draft a constitution for such an organization--Garrison, David Lee Child (husband of Lydia Maria Child), Samuel E. Sewall, Ellis Gray Loring, and Oliver Johnson. On January 1, 1832, the constitution was approved, but its preamble was to be revised and reported on at the next Meeting. On January 6, joined by others, they met again, at the African Meeting House.

The text of the preamble called for immediate emancipation, which created some disagreement in the group. Child, Sewall, and Loring did not sign, but twelve others did, including Garrison and Johnson, and the New England Anti-Slavery Society came into existence, the first organization in the country based on the principle of immediate abolition. Child, Sewall, and Loring later reconsidered, and joined the Society. Oliver Johnson, writing in 1879, described that meeting:

Of that...meeting my recollections are very vivid. A fierce north-east storm, combining snow, rain and hail in about equal proportions, was raging, and the streets were full of slush...They were very dark too...It almost seemed as if nature were frowning upon the new effort to abolish slavery...On that dismal night, and in the face of a public opinion fiercer far than the tempest of wind and hail that beat upon the windows of that ...[school-house], were laid the foundations of an organized movement against American slavery that at last became too mighty to be resisted...

As they left the meeting, Garrison remarked, "We have met to-night in this obscure school-house; our numbers are few and our influence limited; but, mark my prediction, Faneuil Hall shall ere long echo with the principles we have set forth. We shall shake the nation by their mighty power." Writing in 1910, local historian Mary Caroline Crawford described the meeting as "a landmark in American history" and went on to comment, "Great is the pity that no Rembrandt has arisen among Americans to send down through the ages the shadowy interior of that 'obscure school-house' in which, while storm and sleet were raging outside, the bravest of all American ventures was launched by a little handful of devoted Boston citizens."



In 1833, Garrison, with Samuel May and John Greenleaf Whittier, were the principle Massachusetts delegates to the convention that formed the American Anti-Slavery Society. In that same year he helped Prudence Crandall in her struggle to open a school for black girls. For his efforts, the pro-slavery forces in the community threatened to arrest him and turn him over to the state of Georgia for the \$5000 reward. On his way to the World Anti-Slavery Convention in London, Garrison was able to avoid the sheriff and board the ship for England. He was no more popular when he returned. On October 21, 1835, Garrison was dragged through the streets of Boston with a rope around his neck. He was rescued and turned over to the mayor, Theodore Lyman. Lyman, claiming it was the only way to assure his safety, charged him with disturbing the peace and ordered him jailed. The mob, however, attacked the carriage transporting him and almost captured him again. On the wall of his jail cell, Garrison wrote:

Wm. Lloyd Garrison was put into this cell Wednesday afternoon, October 21, 1835, to save him from the violence of a 'respectable and influential' mob, who sought to destroy him for preaching the abominable and dangerous doctrine that "all men are created equal.."

In 1840, the American Anti-Slavery Society was split, largely because of disagreements about supporting the newly formed Liberty Party and its Presidential Candidate, James G. Birney. A new society, the American and Foreign Anti-Slavery Society, was formed, leaving Garrison with a weakened organization. There were more problems that year at the world convention in London, over the refusal of the convention to seat women delegates. By the end of the year, Garrison announced the formation of a new organization, the Friends of Universal Reform, sponsored by Maria Chapman, Abby Kelley Foster, Oliver Johnson, and Bronson Alcott (father of Louisa May Alcott).

Why did Garrison always seem to be a source of controversy? It is obvious why the pro-slavery forces hated him, but why were there so many differences with other abolitionists? Garrison had strong opinions about the methods that should be used to bring about emancipation. He did not believe that it could be done through the political process, and would not support any kind of political action. He attacked organized religion and its leaders for not doing enough to fight slavery; in addition, he opposed any attempt at active resistance, believing only in nonviolent disobedience. He also did not limit himself to the issue of slavery; his opinions were just as strong, and as outspoken, on the subject of women's rights. Moreover, he could not remain broke with many of his former associates and supporters. He used *The Liberator* to attack, along with slavery and discrimination against women, smoking, drinking, the military, the clergy, the government, and cruelty to animals.

Although for a time it seemed as though he would end up with no supporters at all, his popularity seemed to grow in later years. In 1854, one month after the Anthony Burns incident, Garrison, speaking at a rally in Framingham on the 4th of July, burned a copy of the Constitution while 3000 people cheered.

Much later, in 1865, Garrison spoke at a celebration honoring the passage of the 13th Amendment. When he stood, the ovation was so great that he could not speak for several minutes. When he did, he said, "I am unspeakably happy to believe that the great mass of my countrymen are now heartily disposed to admit that I have not acted the part of a madman, fanatic, incendiary or traitor." Later that year Garrison published the last issue of *The Liberator*. From then until his death in 1879, he concerned himself with other reform movements, especially temperance and women's suffrage. Archibald Grimke said of him, "Garrison, more than any other man, embodied the moral forces of the conflict, the story of his life being essentially the history of the moral uprising against Slavery."

Taken from: *The African Meeting House in Boston: A Sourcebook*, by William S. Parsons & Margaret A. Drew

©The Museum of Afro American History.

### Fin de l'Empire romain d'Occident

La prééminence des évêques, et surtout des métropolitains dans les églises catholiques favorisa grandement les relations de l'Eglise avec les autorités civiles. Constantin lui-même, tout en conservant l'ancienne dignité impériale de grand prêtre de la religion païenne, se chargea du rôle d'arbitre des églises chrétiennes. L'Eglise et l'Etat ne tardèrent pas à être étroitement associés et, très vite, la puissance de l'Etat fut à la disposition des chefs de l'Eglise pour sanctionner leurs décisions. C'est ainsi que les persécutés devinrent promptement persécuteurs.

Plus tard, les églises qui, restées fidèles à la Parole de Dieu furent persécutées par l'Eglise dominante comme hérétiques et sectaires, exprimèrent souvent dans leurs écrits leur entière désapprobation de l'union de l'Eglise et de l'Etat au temps de Constantin et de Sylvestre, alors évêque de Rome. Elles faisaient remonter leur existence et leur continuité aux assemblées primitives, scripturaires, des jours apostoliques, ayant conservé leur pureté durant la période où tant d'églises s'associèrent au pouvoir séculier. Pour toutes il y eut bientôt un renouveau de persécution, venant cette fois-ci, non pas de l'empire païen de Rome, mais de l'Eglise officielle, investie de la puissance de l'Etat christianisé.

Les Donatistes, très nombreux dans l'Afrique du Nord, avaient retenu ou réadopté dans leur organisation plusieurs éléments du type catholique. Ils étaient en bonne posture pour en appeler à l'empereur dans leur lutte avec le parti catholique, et ils le firent sans retard. Constantin convoqua plusieurs évêques des deux tendances et se prononça contre les Donatistes, qui furent alors persécutés et punis. Mais le conflit n'en fut pas adouci; il continua jusqu'à l'invasion mahométhane du septième siècle qui les détruisit tous.

Le Concile de Nicée, premier concile général des églises catholiques, fut convoqué par Constantin. Il se réunit à Nicée, en Bithynie (325). La principale question à examiner était la doctrine d'Arius, presbytre d'Alexandrie, qui prétendait que le Fils de Dieu était un être créé, le premier et le plus grand de tous, il est vrai, mais ne pouvait pourtant être considéré comme égal au Père. Plus de trois cents évêques, venus de toutes les parties de l'Empire, avec leurs nombreux assistants, se rassemblèrent à Nicée pour y débattre ce point. Le concile fut ouvert en grande pompe par Constantin. Plusieurs évêques portaient sur leur corps les marques des tortures endurées au temps des persécutions. A part deux opposants, le concile décida que l'enseignement d'Arius était faux, car telle n'avait pas été la doctrine de l'Eglise au début. Le credo de Nicée fut alors élaboré pour exprimer la vérité quant à la nature réellement divine du Fils et à Son égalité avec le Père.

Bien que la décision obtenue fût juste, la manière d'y arriver, par les efforts combinés de l'empereur et des évêques, et le mode de l'appliquer, par le pouvoir de l'Etat, manifestaient de la part de l'Eglise catholique son éloignement de l'Ecriture. Deux ans après le Concile de Nicée, Constantin changea d'opinion et rappela Arius de l'exil. Durant le règne de son fils Constance, tous les évêchés furent confiés à des évêques ariens. Le gouvernement devint alors arien et la persécution se détourna des Ariens pour se reporter sur les Catholiques. A cette époque, Athanase était un homme occupant une position éminente, que ni les clameurs populaires, ni les menaces ou les flatteries des autorités ne parvenaient à ébranler. Comme jeune homme, il avait assisté au Concile de Nicée et, plus tard, devint évêque d'Alexandrie. Pendant près de cinquante ans, bien qu'exilé à plusieurs reprises, il maintint un courageux témoignage à la vraie divinité du Sauveur. Calomnié, traduit devant les tribunaux, se réfugiait au désert, puis retournant en ville, rien ne put le détourner de la défense de la vérité qu'il professait.

Dans un bon nombre de pays, surtout dans les royaumes du Nord, l'arianisme se maintint encore pendant trois siècles comme religion d'Etat. Les Lombards, en Italie, furent les derniers à l'abandonner.

Confessions de foi. - Les six premiers conciles généraux, dont le dernier se réunit en 680, s'occupèrent surtout de questions concernant la nature divine et les relations entre le Père, le Fils et le St-Esprit. Après des discussions interminables, on forgea des confessions de foi et énonça des dogmes, dans l'espoir de fixer à jamais la vérité et de la transmettre aux générations futures. Notons ici que telle n'est pas la méthode des Ecritures. Elles nous enseignent que la lettre seule ne peut communiquer la vérité, qui doit être saisie spirituellement et non mécaniquement transmise d'une personne à l'autre. Chaque âme individuellement la reçoit et la fait sienne dans l'intimité avec Dieu, puis s'y affermit en la confessant et en la maintenant dans la lutte quotidienne.

Le canon des Ecritures. - On estime parfois que l'Ecriture seule ne suffit pas pour l'orientation des Eglises et qu'il faut y ajouter au moins la tradition primitive, puisque ce furent les premiers conciles de l'Eglise qui fixèrent le canon des Ecritures. Ceci n'avait trait naturellement qu'au Nouveau Testament. Par ses caractéristiques particulières et par son histoire unique, le peuple d'Israël avait été préparé à recevoir la révélation divine, à reconnaître les écrits inspirés, et à les conserver avec une ténacité et une exactitude invincibles. Quant au Nouveau Testament, le canon des livres inspirés ne fut pas fixé par les conciles. Ils le reconnurent comme déjà clairement désigné par le St-Esprit et généralement accepté dans les églises. Cette marque spirituelle et cette acceptation n'ont cessé d'être confirmées par la supériorité en valeur et en puissance des livres canoniques, comparés aux livres apocryphes ou non canoniques.

Union de l'Eglise et de l'Etat. - Commencant en 313, avec l'Edit de tolérance de Constantin, la seconde période de l'histoire de certaines églises est très importante parce qu'elle démontre, sur une large échelle, l'expérience de l'union de l'Eglise à l'Etat. L'Eglise pouvait-elle sauver le monde en s'associant à lui?

Le monde romain (16) avait alors atteint l'apogée de sa puissance et de sa gloire, la civilisation, son plus haut degré possible, la connaissance de Dieu mise à part. Et pourtant la misère du monde était extrême. Tandis que la luxure et les vices des riches dépassaient toute mesure, une large proportion du peuple vivait dans l'esclavage. La dégradation générale était encore accrue par des spectacles publics, où l'on amusait la populace par toute espèce de scènes de cruauté et d'iniquité. On trouvait encore quelques éléments sains aux extrémités de l'Empire, mais le cœur de la nation était malade et compromettait la vie de tout l'organisme. Rome était irrémédiablement vicieuse et corrompue.

Tant que l'Eglise était restée séparée de l'Etat, elle avait été un puissant témoin du Christ dans le monde et avait introduit constamment de nombreux convertis dans sa sainte communion. Mais lorsque, déjà affaiblie pour avoir obéi à des conducteurs humains plutôt qu'au St-Esprit, elle devint soudainement partenaire de l'Etat, elle en partagea la souillure et la dégradation. Très vite, le clergé aspira à des positions lucratives et éminentes, au même titre que les fonctionnaires de la Cour, tandis que dans les congrégations où prévalait l'élément impie, les avantages matériels d'un christianisme de surface changeaient la pureté des églises persécutées en mondanité. L'Eglise devint ainsi incapable d'enrayer la marche du monde civilisé vers la corruption.

Invasion des Barbares. - De sinistres nuages s'amassaient, annonçant le jugement. Dans la Chine lointaine, des mouvements de la population vers l'ouest amenèrent une grande migration des Huns qui, traversant la Volga, poursuivirent les Goths dans ce qui est aujourd'hui la Russie, et les refoulèrent jusqu'aux frontières de l'Empire romain, déjà divisé en Empire d'Orient ou Byzantin, avec Constantinople pour capitale, et en Empire d'Occident, avec Rome. Les nations germaniques ou teutoniques sortirent de leurs forêts. Harcelés par les

hordes mongoles de l'Orient et attirés par l'opulence et la faiblesse de l'Empire, les Goths - divisés en Ostrogoths et Visigoths, selon qu'ils venaient de l'est ou de l'ouest - puis d'autres peuples germaniques: les Francs, les Vandales, les Burgondes, les Suèves, les Hérules, etc., s'abattirent comme un flot dévastateur sur la civilisation avilie de Rome. En une année, de vastes provinces, comme l'Espagne et la Gaule, furent ravagées. Leurs habitants, dès longtemps accoutumés à la paix, se réfugièrent dans les cités, par amour de l'aise et du plaisir. Les armées qui, si longtemps avaient gardé leurs frontières, furent dispersées, les villes détruites et une population cultivée, raffinée, qui ne s'était jamais pliée à la discipline militaire, fut massacrée ou réduite en esclavage par des païens. Rome, elle-même, tomba au pouvoir des Goths sous Alaric(410) et cette grande métropole fut pillée et dévastée par ces hordes barbares. En 476, l'Empire romain d'Occident prit fin et de nouveaux royaumes surgirent là où le pouvoir romain avait si longtemps dominé. Quant à l'Empire d'Orient, il subsista encore jusqu'en 1453, pendant un millier d'années environ, année où Constantinople fut prise par les Turcs mahométans.

A11 : Musique italienne

La Querelle des Bouffons: 1752-1754

La querelle des bouffons (1752-1754) était une dispute qui avait trois parties distinctes. La première était dans le monde de l'opéra. Le style de musique en France au dix-huitième siècle était dominé premièrement par la tragédie lyrique, et puis l'opéra comique. La cour à Versailles était un peu en retard sur la société à Paris, et la musique tragique y régnait pendant que les Parisiennes s'amusaient avec la comédie. Le compositeur Rameau était le plus important dans le monde de la tragédie à cette époque, et sa musique était inspirée, mais il souffrait à l'ombre du premier compositeur du dix-septième siècle, Jean-Baptiste Lully. Lully était né en Italie, mais il est devenu un membre de la cour du roi Louis XIV et ses opéras, avec le nouveau style de récitatif et la tradition tragique, étaient célébrés. Les connaisseurs de la musique à l'époque de Rameau devenaient ennuyés avec la tragédie.

En 1741, un opéra comique de C.S. Favart est ouvert à Paris, *La Chercheuse d'esprit*, et il était bien aimé pour son esprit de libretto. Mais, les Parisiennes ne pouvaient pas reconnaître le même style comique jusqu'en 1752, quand une bande de bouffons italiens passait un opéra comique (*opera buffa*) qui s'appelait *La serva padrona*. Le style italien était apprécié pour plusieurs raisons. D'abord, la langue italienne était plus facile de placer en musique récitatif. Le style de jeu italien était aussi très naturel, fluide, agréable. L'opéra comique italien était parfait pour une audience d'amateurs—tout le monde pouvait aimer la beauté des chansons sans en avoir une connaissance détaillée. L'opéra comique est rapidement devenu la musique du choix dans l'ensemble de l'Europe, celui qui prouve le pouvoir de l'influence française dans la culture mondiale au dix-huitième siècle.

La presse est devenue intéressée par la querelle, aussi. Les journalistes ont saisi l'occasion de mettre leurs noms dans l'œil du public, la crise développait, et le monde musical en France était divisé en deux. Le roi soutenait le groupe français et la reine soutenait le groupe italien. Il y avait plusieurs musiciens et auteurs importants qui avaient participé dans cette querelle. Melchior Grimm, un Allemand, et Jean-Jacques Rousseau, un humaniste et compositeur lui-même, ont écrit des lettres critiquant le style français. Rameau et les musiciens de l'Opéra rejetaient leurs opinions, mais l'opéra comique devenait plus et plus populaire.

Il y avait aussi une dimension politique à cette querelle musicale. Il est suggéré par Rousseau lui-même que la querelle sur le style musical a sauvé la France d'une querelle de révolution, et qu'il a distrait l'attention du peuple par ses écritures controversables. Il est douteux que ce soit absolument vrai, mais il y a d'autres qui pensent que la querelle des bouffons avait une influence sur la révolution en 1789. Il est sûr qu'une querelle musicale entre les Français et les Italiens est devenue un peu plus importante dans le monde du dix-huitième siècle.

Analyse moderne :

Le centième anniversaire de la mort de Verdi donne lieu à un vaste concours d'envolées, lyriques, forcément, qui surprend un peu alors que ses oeuvres, "noyau dur" du patrimoine mondial, ne constituent plus, en apparence, d'enjeu particulier. On célèbre ce qui est acquis musicalement et socialement. Une opération patrimoniale qui, elle, n'est pas sans enjeux. Dans la séquence d'ouverture de "1900", un bouffon bancal, une caricature de Rigoletto, hurle sous la tempête et dans le deuil du XIXe siècle un déchirant "Verdi è morto". D'une certaine façon, Bertolucci inscrit le siècle du cinéma commençant dans l'héritage du siècle lyrique finissant et les dramatiques mésaventures du "couple" révolution/contre-révolution dans celui du Risorgimento et de l'unification de l'Italie, dont Verdi fut un ardent propagandiste. C'est une donnée qu'il faut avoir à l'esprit (même si elle concerne d'abord la "scène" italienne), Verdi participe des grands enjeux démocratiques et nationaux du XIXe. Une noble prestance qui le distingue et distingue son oeuvre dans la confrontation avec le Wagner des pires récupérations.

Confrontation dans laquelle Gramsci voit l'opposition entre l'opéra populaire (Verdi) et l'opéra aristocratique (Wagner), dont les zéloteurs renvoient le Maestro au statut de feuilletoniste lyrique et moquent le "tzim-boum-tra-la-la italien". Au moins deux fois dans les "Cahiers de prison" (IX et XVII), Gramsci revient sur la question de l'opéra et de Verdi. Il se demande pourquoi, en Italie, la démocratie artistique s'est incarnée dans la musique et non pas, comme en France ou en Angleterre, dans le roman. Question qui s'appuie sur le fait que le roman et le "mélodrame" connaissent une expansion jumelle, contemporaine de l'expansion des forces démocratiques populaires nationales dans toute l'Europe. Gramsci fustige la comparaison faite entre Verdi et Eugène Sue (du point de vue "artistique", tout en acquiesçant à la comparaison sur l'aspect populaire et sur la... popularité). Il le rapprocherait plutôt des Grecs, de Shakespeare, de Hugo (et, plus tard, dans le "Cahier XVII", des grands romanciers russes), constatant que le "peuple" est d'abord sensible au contenu mais "si le contenu populaire est exprimé par de grands artistes, ce sont ceux-là qui sont préférés". Peut-être... Shakespeare? Trois des opéras les plus importants de Verdi, trois chefs-d'oeuvre, en sont inspirés, "Macbeth", "Otello", "Falstaff", et il songea un moment à un "Roi Lear" (curieux labyrinthe, ce sont aussi les trois films shakespeariens d'Orson Welles, et le même projet abandonné...). Hugo? "Ernani" et "Rigoletto". Et puisque le "cosmopolitisme européen" traverse de façon égale la problématique gramscienne sur les intellectuels italiens et la réalité du "champ" opératique, il faudrait citer encore Schiller pour cinq opéras (quatre et demi...) dont "Luisa Miller", pour partie "la Force du destin", "Don Carlos". Alors, quel est le rapport entre ces analyses et le fait qu'en Italie, Fedele Confalonieri, homme de l'institution musicale et partenaire de Berlusconi, ait pris la tête des célébrations du centenaire?

#### Affaires d'Etat

Il faut, pour tout mesurer, se souvenir que les affaires d'opéra ont été et restent, depuis la fin du XVIIIe siècle, des affaires d'Etat. En France, la "Querelle des Bouffons" opposa les tenants d'une musique française (derrière Rameau) aux fidèles du style italien (derrière... l'Allemand Glück); querelle qui se situait déjà dans l'orbite du pouvoir entre le goût bourgeois et celui de Versailles. Dans le courant du XIXe siècle, un fossé de nouveau se creuse entre les wagnériens et les autres, entre les tenants, pour dire vite, du "drame musical" wagnérien et ceux de l'opéra italien plus ou moins verdien. Il s'agissait, tant en France qu'en Italie, de s'arracher à la "musique allemande", voire, au tournant du siècle, à la "musique boche". Nietzsche, d'abord fidèle de Wagner, se retourna contre lui au profit d'une musique "méditerranéenne" dont il cultiva l'aboutissement avec... "Carmen" de Bizet. Quant à Debussy, "musicien français", fondateur du XXe siècle lyrique avec "Pelléas et Mélisande" (1902), c'est bien contre Wagner qu'il prend parti. Bientôt une autre histoire commencera avec Berg ("Wozzeck", 1921) et Schoenberg ("Moïse et Aaron", 1932).

Querelles et batailles ensevelies après-guerre et jusqu'à la fin des années soixante dans l'indifférence générale. L'opéra n'est plus, selon Brecht, qu'un "genre culinaire" à la disposition et à la digestion d'une bourgeoisie ventrue et d'amateurs chronométrés à l'ut de poitrine. Traversée du désert qui trouvera son oasis dans les années soixante-dix avec la migration des hommes de théâtre ("cautions de gauche", comme a pu l'expliquer l'auteur et metteur en scène Gildas Bourdet) sur les scènes lyriques (renouvelant ainsi les conditions d'une concurrence anémiée entre les grandes scènes du monde qui, justement, se fit beaucoup autour des opéras de Verdi) et, enfin, la construction de l'Opéra Bastille. C'est, dans le crépuscule gaulliste et la brève "jouvence" mitterrandienne, la consolidation de "l'art de masse des couches dominantes avec une assise populaire relayée par les nouveaux modes de reproduction", comme le dit encore Bourdet.

Alors, célébration, oui; mais célébration de quoi? Outre que la célébration est un rituel qui se suffit à lui-même, elle serait d'autant plus à l'aise qu'elle célèbre un autre rituel social et culturel "dur" enfin retrouvé, au prix d'un certain aggiornamento: l'opéra. D'une certaine

façon, on célèbre donc ce qui se prête le moins à l'anniversaire, la jouissance de la permanence, la refondation d'un "présent" maintenu sur le déclin des forces (musicales, entre autres...) du futur.

Et pour le reste, viva Verdi, bien sûr, puisque la musique et le chant, ce chant-là et cette musique-là, sont jouissance.

Piotr Gourmandisch

## A12 : Jésuites au Paraguay

Réductions du Paraguay . (a) Les réductions du Paraguay sont une création des Jésuites d'Amérique Latine avec l'autorisation de leur supérieur général Acquaviva et l'accord de Philippe III (1578-1621) roi d'Espagne (1598-1621), au début du XVII<sup>ème</sup> siècle. Le premier village fut créé en 1609. Au moment de la suppression de l'ordre par Rome en 1773, les 38 réductions groupaient 110 000 indiens. Ils dépendaient directement du roi d'Espagne à qui ils payaient l'impôt.

(b) Le succès de ces plantations et de l'auto-gestion des indiens Guarani pouvait faire rêver les lecteurs de la "Cité du Soleil" de Campanella. La peine de mort n'existait pas. Des instruments de musique de très grande qualité étaient exportés en Europe dans les cours royales et princières. En 1641, une armée protégeait les Guarani contre les razzieurs d'esclaves. A n'en pas douter, les Jésuites n'ont pas respecté le Pacte Colonial , contre lequel s'opposait Jean-Baptiste Say. D'où la dissolution de la Compagnie de Jésus par le pape. Comme pour donner raison aux thèses de Sépulveda, Catherine de Russie a maintenu les Jésuites dans son empire.

(c) Dans le même temps, en Espagne, une évolution inverse de la libération relative des campagnes françaises et anglaises (enclosures) se déroule. Entre 1609 et 1613, l'expulsion des Morisques prive le pays de la main d'oeuvre nécessaire à l'agriculture et à l'industrie. A la mort du roi, le comte-duc d'Olivares Gaspar de Guzmán (1587-1645) tente de rétablir les finances et de moderniser le pays. Son échec permet au Portugal de se révolter en décembre 1640. Le duc de Bragança se fait proclamer roi sous le nom de Jean IV. En 1750, un traité colonial entre l'Espagne et le Portugal abandonne au Portugal sept réductions jésuites. Quand les armées espagnoles et portugaises ont voulu réduire les réductions en esclavage, les troupes guaranies furent victorieuses. En 1759, le marquis de Pombal ordonna l'expulsion des membres de la Compagnie de tous les territoires portugais. Après la France, en 1767, l'Espagne fait arrêter les 5 000 jésuites des 240 établissements espagnols.

(d) La destruction violente de ces réductions est le thème du film "Mission" avec Jeremy Irons en Jésuite joueur de hautbois et Robert de Niro en esclavagiste repent.

(e) Rare unanimité. Autant Voltaire, Montesquieu et d'Alembert que Paul Lafargue, le gendre de Karl Marx , étaient admiratifs et respectueux cette "république chrétienne".

### Autre texte

Les premières expériences utopiques en Amérique datent en fait du début du XVII<sup>ème</sup> siècle avec les Réductions mises en place sur le territoire du Paraguay actuel par les missionnaires jésuites de la Compagnie de Jésus pour protéger les indiens Guaranis des bandits et des chasseurs d'esclaves. Une trentaine de Réductions, villages communautaires mais aussi Etats jésuites dans l'Etat instauré par les colons espagnols, regroupent chacun environ cinq mille indiens convertis à la foi chrétienne. Le régime collectiviste instauré par les jésuites est indépendant et autarcique, fondé sur une théocratie paternaliste qui assure protection et éducation aux indiens. Les valeurs fondatrices sont celles des préceptes chrétiens : la moralité, une vie austère et frugale, la propriété est uniquement viagère, l'enseignement religieux est bien sûr prépondérant mais on y apprend aussi les techniques agricoles et l'élevage du bétail. L'organisation spatiale de tous ces villages s'appuie sur le même paradigme urbanistique prônant la symétrie et la géométrisation de l'espace (l'ordonnement de l'espace urbain se mettant au service de l'ordre social). Ces Réductions perdureront jusqu'au milieu du XVIII<sup>ème</sup> alors même que le système, pouvant apparaître oppressif, est contesté en Amérique comme en Europe; Voltaire et Diderot y voient ainsi, sous prétexte d'évangélisation, le symbole de l'asservissement des indiens.



## A13 : Masaniello, Boulanger

### Massaniello

Au traité de Cateau-Cambrésis (1559), l'Espagne avait obtenu la moitié de l'Italie : la Lombardie, le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne, l'île d'Elbe et les présides de Toscane. Un gouverneur espagnol était installé à Milan, des vice-rois à Naples, à Palerme, en Sardaigne, dont l'unique souci était de pressurer peuple et marchands, ruinant agriculture, industrie et commerce, plongeant les populations dans la plus extrême misère. Dans le Sud, la famine provoque bien des révoltes, mais elles sont impitoyablement écrasées, et les villes qui en sont le théâtre retombent dans une servitude plus lourde encore : c'est le cas de Naples, en 1636 et surtout en 1647, où un jeune marchand de poissons, Masaniello (Tommaso Aniello) prit la tête du mouvement insurrectionnel contre le vice-roi ; c'est aussi le cas de Palerme et de Messine - cette dernière réclama en 1674 la protection de Louis XIV contre l'Espagne; abandonnée en 1678 par le roi, elle fut l'objet d'une brutale répression. Les états du milieu, enserrés contre le royaume de Naples et le duché de Milan, sans appartenir à l'Espagne, subissent son influence et son contrôle. Le Saint-Siège qui annexe Ferrare et Urbin en 1631 n'est qu'une principauté comme les autres, où l'action de l'Espagne est puissante. La Toscane où les Médicis règnent en princes absolus obéit aux ordres de Madrid. La République de Gênes ne parvient à réprimer ni brigandages ni révoltes.

### Boulanger

Historiquement, l'extrême droite apparaît en 1789 en même temps que la division droite-gauche. Elle est alors constituée de tous ceux qui, rejetant en bloc la Révolution, souhaitent un retour à l'Ancien Régime : on les appelle les contre-révolutionnaires. La Contre-Révolution a tenté de venir à bout militairement de la Révolution française. Elle a échoué. Ses conceptions doctrinales se sont élaborées à partir des écrits de Rivarol, de Malet du Pan, du comte d'Antraignes, et surtout d'Edmund Burke, de Joseph de Maistre et de Louis de Bonald. Sa philosophie sociale est alors le traditionalisme qui se fonde essentiellement sur le respect de l'ordre naturel. Elle s'attache aux coutumes, aux inégalités sociales, aux corps encadrant l'individu (famille, métier, commune, province...). A cela s'ajoute le goût d'une explication simplificatrice de l'histoire par les complots et les sociétés secrètes (comme les Juifs, la franc-maçonnerie, la technocratie...). Cette Contre-Révolution n'est pas monolithique et divers courants la traversent (légitimistes, orléanistes, bonapartistes...).

Si différents mouvements peuvent être considérés comme d'extrême droite, ce concept prendra vraiment forme à la fin du XIXe siècle. Le nationalisme, tout au long du XIXe siècle se confond avec la tradition révolutionnaire et jacobine, il est donc considéré comme une valeur de gauche. Après 1871, le nationalisme devient xénophobe et militariste. Le culte de la patrie apparaît. Des organisations d'extrême droite se créent : la Ligue des patriotes, la Ligue de la patrie française, la Ligue antisémite, l'Action française.

La Ligue des patriotes (1882-1906), le boulangisme

Fondée le 8 mai 1882 par le poète Paul Déroulède, la Ligue des patriotes est à l'origine une organisation républicaine. Ses objectifs initiaux sont de mobiliser la jeunesse, de lui enseigner l'amour de la Patrie et de la forme par la gymnastique et le tir. Puis Déroulède passe du patriotisme au nationalisme, du républicanisme à l'anti-parlementarisme. Peu à peu il réorganise la Ligue des patriotes qui abandonne son apolitisme initial pour se lancer à l'assaut des institutions et du régime. Déroulède revendique exagérément en 1887, 200 000 adhérents. La Ligue va apporter au boulangisme une structure efficace et des moyens d'action. Nommé ministre de la guerre en janvier 1886, le général Boulanger introduit de nombreuses réformes qui améliorent les conditions de vie des soldats. En avril 1887, il est pourtant écarté du gouvernement. Son départ donne lieu à une agitation sans précédent. Le général Boulanger

décide alors de se lancer dans la politique, soutenu par Déroulède, par des royalistes et par des bonapartistes. Boulanger regroupe aussi tous les mécontents, et il tente d'abattre le régime en réclamant la dissolution de la Chambre, la révision de la Constitution et l'élection d'une Constituante. Le point culminant de sa campagne est l'élection partielle du 27 janvier 1889 à Paris. Mais le général s'enfuit, son aventure se termine ainsi.

Pour le nouveau ministre de l'Intérieur, Constant, la Ligue des patriotes qui constituait l'ossature du mouvement boulangiste représente une menace qu'il faut supprimer. Déroulède est traduit en justice, et sa Ligue est dissoute. Après un relatif déclin, elle est reconstituée en 1896 lors de l'affaire Dreyfus. Elle est alors la principale force de l'extrême droite. La nouvelle Ligue part alors à la conquête de la capitale, elle tente un coup d'Etat en février 1899 qui échoue. Par la suite Déroulède est condamné à dix ans de bannissement. La ligue n'y survit pas. De plus, elle subit la concurrence d'une nouvelle organisation : la Ligue de la patrie française.

## A14 : LES DIFFERENTS CONTRATS

Contrat synallagmatique et contrat unilatéral : Le contrat synallagmatique est une convention (passée entre deux personnes donc) qui met à la charge de chacune d'elle une obligation : ainsi quand j'achète un bien, contrat de vente (synallagmatique), le vendeur a l'obligation de me donner le bien, moi de lui donner l'argent correspondant.

Le contrat unilatéral est une convention (toujours un accord entre deux personnes) qui ne met des obligations qu'à la charge de l'une d'entre elles . Ainsi quand je me porte caution de quelqu'un, je m'engage, sans contrepartie (en tout cas, en ce qui concerne le contrat de caution) à donner de l'argent si un événement se réalise (l'inexécution par une personne, d'une obligation distincte).

Contrat à titre gratuit et contrat à titre onéreux : La différence entre les deux est que dans un contrat à titre onéreux, on contracte en vue d'en retirer un profit monétaire ou matériel. Les contrats à titre gratuit, n'étant pas guidé par la recherche d'un intérêt sont plus fragiles, ou plutôt adaptés pour ne pas être trop sévère à l'égard du débiteur (meilleure protection et responsabilité allégée)

Contrat nommé et contrat innommé : La différence entre les deux est que les premiers ont un nom, les seconds non ;). Le seul intérêt de cette distinction est que parfois les contrats nommés font déjà l'objet d'un régime prévu par la loi (comme les contrats de prêts par exemple).

Contrat commutatif et contrat aléatoire : Dans le premier type de contrat, il n'y a aucun aléa, alors que dans le second, l'exécution de l'obligation contractuelle dépend d'un événement dont on ne sait pas s'il se réalisera (il y a donc un risque). Cette distinction ne concerne que les contrats onéreux, et l'intérêt de celle ci réside essentiellement dans le fait qu'il ne peut y avoir de lésion en cas d'aléa (puisque'il y a un risque...).

Contrat consensuel et contrat formaliste : Les contrats consensuels sont ceux qui se forment par la seule rencontre des consentements (par exemple le contrat de vente qui est parfait du seul fait que deux personnes sont d'accord sur le prix et la chose).

Les contrats formalistes sont ceux qui nécessitent au contraire certaines formes. Il y en a deux types, les contrats réels (qui nécessitent la remise de la chose, par exemple les contrats de prêt ou de dépôt), et les contrats solennels qui nécessitent une forme authentique (par exemple la vente immobilière)

à exécution instantanée et contrat à exécution successive : Les contrats à exécution instantanée ont pour caractéristique que les obligations qui en naissent ne s'échelonnent pas dans le temps, à l'opposé des contrats à exécution successive. L'intérêt de cette distinction existe lorsqu'un contrat à exécution successive n'est pas exécuté correctement (le contrat dans son ensemble doit-il être résolu ?).(exemple : le contrat de bail)

Contrat de gré à gré et contrat d'adhésion : Les premiers sont librement débattus entre les contractants, tandis que les seconds sont proposés par l'un mais non négociables (c'est oui ou non, mais pas peut-être). L'intérêt de la distinction est que les contrats d'adhésion font l'objet d'une réglementation très stricte afin d'éviter tout abus.

A15 : Le massacre de Hautefaye (Dordogne) en 1870 (Présentation dans un ouvrage pédagogique)

*“16 août 1870. Hautefaye. Commune de l’arrondissement de Nontron. Dordogne. Un jeune noble est supplicié durant deux heures, puis brûlé vif (?) sur le foirail, en présence d’une foule de trois à huit cent personnes qui l’accuse d’avoir crié: “Vive la République!” Le soir, les forcenés se dispersent et se vantent d’avoir “rôti” un “Prussien”. Certains regrettent de ne pas avoir infligé le même sort au curé de la paroisse.”*

Les massacreurs pensaient être dans leur bon droit. Pierre Sarlat prétendait que lui et les autres *“avaient droit à une paye du gouvernement”*. François Cholet espérait même *“une récompense de l’Empereur pour avoir brûlé Monsieur de Monéys”*. Et François Mazière dit à sa femme que *“nous l’avons fait pour sauver la France, notre Empereur nous sauvera bien”* (toutes les citations sont tirées du livre d’Alain Corbin: *Le village des “cannibales”*).

Dans le cadre de cette séquence pédagogique, au cours de laquelle il est demandé aux élèves de prendre au sérieux les croyances ou les déclarations des divers acteurs, le décalage entre le sentiment de légitimité de certains massacreurs et la réaction des autorités permet d’illustrer la coprésence d’univers mentaux divergents, conséquence de la diversité des durées. Alors que certains villageois étaient convaincus qu’il fallait en découdre avec ce personnage qui s’en était pris au caractère sacré de l’Empereur, les autorités devaient instruire un procès et condamner à mort quatre villageois qui seraient exécutés sur place.

Les élèves doivent tout d’abord comprendre quelques éléments du contexte historique de cette affaire: fin du Second Empire, guerre franco-allemande, Empereur, début ambigu d’un nouveau régime qui n’est pas encore la Troisième République. Ils doivent ensuite réfléchir collectivement, en partant de leurs connaissances préalables et de leurs recherches, afin de résoudre le problème posé par le contraste évoqué ci-dessus. Les réflexions des sous-groupes de travail peuvent alors être échangées, et éventuellement prolongées par un travail de comparaison à propos de la peine de mort, hier et aujourd’hui.

**Objectif d’apprentissage:** la complexité des temps et durées.

**Thème:** le massacre d’Hautefaye (Dordogne, 16 août 1870); d’après *Le village des “cannibales”*, d’Alain Corbin.

**Modalités:** travail de recherche en trois étapes à partir d’un dossier de citations du livre d’Alain Corbin, de la documentation disponible à la médiathèque (par exemple le dictionnaire d’histoire *Mourre*, etc.) et, éventuellement, d’un petit recueil de textes sur la peine de mort; travail de groupes basé sur une pédagogie de la découverte.

**Etapas du travail:**

1. Contextualisation du massacre et de la sentence: QUEL ETAIT LE REGIME POLITIQUE ALORS EN PLACE? QUELLE ETAIT LA SITUATION INTERNATIONALE? Les groupes d’élèves reconstruisent quelques éléments du contexte en se servant des instruments disponibles à la médiathèque.

2. Prise en considération de la *coprésence* de deux *univers mentaux* différents. COMMENT LES AUTORITES ONT-ELLES REAGI? COMMENT LES MASSACREURS ONT-ILS PERÇU CETTE REACTION? ET COMMENT EXPLIQUER CE CONTRASTE?
3. Prolongement possible: une réflexion sur la peine de mort et l'homicide d'Etat en comparant l'exécution de 1871 et aujourd'hui, la France et les Etats-Unis.

**Élément déclencheur:** un petit résumé de l'affaire mettant en évidence ses contrastes.

A16 : Manutengolismo  
El Brigantaggio (1860-1870)  
por Francesco Pappalardo

### 1. De los vandeanos a los insurgentes italianos

El término "brigante", que habitualmente designa a quien vive fuera de la ley o a un enemigo del orden público, ha adquirido con el tiempo también un significado ideológico que indica, en sentido despreciativo, a quien se opuso con las armas al nuevo orden inaugurado por la Revolución francesa. Usado en Francia para designar a los combatientes realistas y católicos de la Véndee, es empleado en los años siguientes también en Italia para nombrar a los "insurgentes", esto es, a los componentes de las bandas populares que se alzaban en armas contra los invasores franceses y sus aliados: los jacobinos locales. El fenómeno adquiere un relieve particular en las provincias napolitanas donde, tanto en 1799 como en 1806, surgieron partidas – dirigidas por gente del pueblo, por burgueses e incluso por sacerdotes, y que se nutrían de empleados, soldados huidos, campesinos y pastores – que defendieron su patria y su religión. Tal comportamiento valeroso, sin embargo, es definido rápidamente como "brigantaggio" por los revolucionarios y el término se transmite hasta ahora por una historiografía mendaz.

### 2. Los opositores a la Unidad en el Reino de las Dos Sicilias

También la unificación forzada de la península italiana, en el decenio de 1859 a 1870, suscita por doquier resistencias y reacciones, en particular en el Reino de las Dos Sicilias, donde la lucha armada contra el invasor adquiere proporciones extraordinarias. También en este caso los insurrectos, que combatían contra la imposición de una visión del mundo extraña a las propias tradiciones civiles y religiosas, fueron etiquetados como "briganti".

La resistencia en el Mezzogiorno se inició en agosto de 1860, justo después del desembarco en el continente de las unidades garibaldianas provenientes de Sicilia. La población rural, llamada a las armas por el sonido de rústicos cuernos o por las campanas tocando a rebato, derriban los comités insurreccionales, izan la bandera con la flor de lis y restauran los poderes legítimos. La despiadada represión llevada a cabo por los unitaristas, con ejecuciones sumarias y arrestos en masa, provoca que se alisten a las partidas, que los nativos denominaban masas, miles de hombres: soldados del disuelto ejército real, reclutas que rechazan militar bajo otra bandera, pastores, peones y montañeses.

En la primavera de 1861 la reacción estalla en todo el reino y el control del territorio por parte de los unitaristas se hace precario. En agosto es enviado a Nápoles, con poderes excepcionales, el general del ejército del neo proclamado Reino de Italia Enrico Cialdini (1811-1892), que organizó un frente unido contra la "reacción", reclutando a los soldados del disuelto ejército garibaldino y persiguiendo al clero y a los nobles leales, quienes son obligados a emigrar, dejando a la resistencia huérfana de una guía política válida. El gobierno adopta la línea dura y el general Cialdini ordena matanzas y represalias entre la población insurgente, decretando el saqueo y la destrucción de los centros rebeldes. De este modo se impide la insurrección general y se escribe una página trágica y negra en la historia del Estado unitario.

### 3. De la represión a la emigración

Con el sistema generalizado de arrestos en masa y de ejecuciones sumarias, con la destrucción de casonas y masías, con la prohibición de llevar víveres y animales fuera de los pueblos, con la persecución indiscriminada de civiles, se quiso golpear "a diestra y siniestra", para disgregar con el terror una resistencia que regeneraba continuamente sus filas. Fue introducido por primera vez en el derecho público italiano la institución del destierro, que resulta particularmente odiosa por su arbitrariedad. La multiplicación de premios y recompensas crea una "industria" de la delación, que es una ulterior mancha indeleble en la represión e inspira amargas reflexiones sobre la proclamada voluntad moralizadora de los

gobiernos unitarios frente a las poblaciones meridionales. Una atención particular merece la guerra psicológica, conducida a gran escala mediante bandos, proclamas y sobre todo servicios periodísticos y fotográficos, que constituyeron los primeros ejemplos de una moderna "información deformante".

De este modo fue destruido el llamado "manutengolismo", esto es, el vasto movimiento de apoyo y financiación a la guerrilla, que representa un fenómeno tan amplio y articulado socialmente que no pudo ser desarticulado recurriendo únicamente a la legislación penal, incluso la excepcional. Finalmente fue la proclamación del estado de asedio, las matanzas indiscriminadas, el terror, la traición remunerada las que truncaron la voluntad de resistencia de la población. Cuando las energías bélicas se agotaron, la extrañeza frente al nuevo orden se manifestó más pacíficamente, pero no menos dramáticamente, en la grandiosa emigración transoceánica de la nación "napolitana", que afectó a varios millones de personas.

#### 4. Más allá de la censura historiográfica: las razones ideológicas y políticas

Este periodo doloroso de la historia de Italia ha sido censurado y deformado desde hace más de un siglo. La historiografía de inspiración liberal, desde Francesco Saverio Nitti (1868-1953) a Giustino Fortunato (1777-1862) y a Benedetto Croce (1866-1952), interpreta la resistencia popular como manifestación de criminalidad común y como resultado de la instigación "reaccionaria", hábil en explotar los males endémicos y seculares del Mezzogiorno. Por otro lado, igualmente deformante son cuantos parten de las consideraciones de Antonio Gramsci (1891-1937) sobre la "cuestión meridional" para proponer una lectura del Brigantaggio como manifestación de la lucha de clases, identificando en las partidas una forma de lucha armada conducida en primera persona por las masas campesinas contra las clases dominantes.

En realidad, una interpretación exhaustiva del complejo fenómeno del Brigantaggio debe partir de la consideración de que la oposición armada fue solamente uno de los aspectos de la resistencia antiunitaria de las poblaciones meridionales, que presentó características más vastas y profundas que las que habían caracterizado la insurgencia de la época napoleónica. De hecho, en los años posteriores a 1860, la resistencia se presenta bajo formas muy articuladas, como testimonia la oposición llevada a cabo en el Parlamento, las protestas de la magistratura, que vio canceladas sus gloriosas y seculares tradiciones, la resistencia pasiva de los empleados públicos y el rechazo a ocupar cargos administrativos, el descontento de la población de las ciudades, la abstención en los sufragios electorales, el rechazo al reclutamiento obligatorio, la emigración, la difusión de la prensa clandestina y la polémica entre los mayores publicistas del reino, entre los que destaca Jacinto de' Sivo (1814-1867), que defendieron a través de sus escritos los pisoteados derechos de una monarquía reconocida en todo momento por el conjunto de las naciones y bendecida por la suprema autoridad espiritual.

La resistencia armada es no obstante el fenómeno más evidente, que afecta no sólo el mundo campesino, sino a toda la sociedad de su tiempo en sus estructuras y en los grupos que la componían.

En los primeros años la motivación legitimista es dominante y la modalidad de la guerrilla, capaz de unir a aristócratas y pueblo, trae a la memoria la epopeya vandeana. Esta continuidad contrarrevolucionaria no es únicamente simbólica, si se considera que, para capitanear a los insurrectos, la flor de la flor de la nobleza lealista europea descendió de las brumas de sus propios castillos hasta el fuego de una lucha sin cuartel "por el trono y el altar", "por la fe y la gloria", como estaba escrito en uno de los paneles de la muestra sobre "Brigantaggio, lealismo y represión", organizada en Nápoles en 1984. El conde Henri de Cathelineau (1813-1891) - descendiente de uno de los más valerosos comandantes de la guerra de la Vendée -, el barón prusiano Teodoro Klitsche de La Grange (1799-1868), el conde sajón Edwin de Kalckreuth, fusilado en 1862, el marqués belga Alfred Trazégnies de Namour, fusilado en 1861 a la edad

de treinta años, el conde Émile-Théodule de Christen (1835-1870), los catalanes José Borges (1813-1861), definido como el "anti-Garibaldi", y Rafael Tristany (1814-1899), son los artífices de memorables empresas e hicieron que durante mucho tiempo se esperase una conclusión victoriosa de la guerrilla.

#### 5. Las razones socio-económicas y las motivaciones religiosas

Con estas consideraciones no se intenta minusvalorar el carácter también social de las insurrecciones. La privatización de los bienes de la Iglesia durante la época napoleónica, que habían transformado la disposición de la sociedad y dado origen a la cuestión de la desamortización, tienen una parte relevante en la estimulación de la participación de los campesinos en la lucha armada, pero este aspecto no es suficiente para explicar la intensidad, la extensión social, la amplitud social y la duración del Brigantaggio. La atribución de un carácter prioritariamente social a la resistencia antiunitaria viene causado ya sea por prejuicios ideológicos, que inducen a los historiadores a minusvalorar o a negar la componente política del fenómeno, ya sea por la difusión y la persistencia del mito de la objetiva potencialidad revolucionaria de las sublevaciones campesinas.

Esta impostación se caracteriza por una general incomprensión y negación de la cultura de las poblaciones italianas, y esto es válido especialmente para su componente religioso, que constituía su alma. El elemento religioso está presente de modo general en las representaciones de la época, así como sobre las banderas y los estandartes de batalla; frailes y sacerdotes están presentes en gran número en las filas de los insurgentes, a pesar de que eran pasados por las armas en caso de captura; los obispos – pese a haber sido a menudo expulsados de sus sedes - sostenían eficazmente la insurrección, publicando pastorales de tono antiunitario e insistiendo en las protestas y las excomuniones provenientes de la Santa Sede. La cualificada *La Civiltà Cattolica* expresó repetidamente su apoyo a aquello que era visto como un movimiento espontáneo de masas, de carácter legitimista, contra la usurpación del nuevo Estado liberal.

El Brigantaggio fue pues un fenómeno complejo, manifestación del contraste entre dos mentalidades, entre dos diferentes planteamientos culturales, pero sobre todo representó la expresión más macroscópica de la reacción de una nación entera en defensa de su autonomía casi milenaria y de la religión perseguida y, por tanto, constituye el último intento realizado en Italia, junto con la defensa de Roma por parte de los zuavos, para combatir a la Revolución con las armas.

Si la resistencia antiunitaria no consiguió repetir el éxito de la Santa Fede en 1799, esto se debe no solamente a la situación internacional desfavorable y al choque con el Estado unitario, del que no se conocían los mecanismos y que pudo concentrar durante algunos años imponentes fuerzas en el Mezzogiorno, sino también por la ausencia de una clase dirigente válida y bien determinada, que supiese animar y coordinar la reacción popular, espontánea y general, pero no autónoma.